



Le Poète et la Demoiselle

COMMUNICATION DE ROLAND MORTIER
A LA SEANCE MENSUELLE DU 8 FEVRIER 1986

Le recueil poétique de Marcel Thiry intitulé *Le Festin d'attente*, paru en 1963, contient une superbe *Prose de la Demoiselle de Cherbourg*, à laquelle Bernard Delvaille s'arrête, dans sa très belle *Introduction* à l'édition intégrale de l'œuvre poétique de Marcel Thiry¹, tout en la jugeant « étrange ». Le poème est, en effet, d'un accès peu aisé, mais il se prête à une exégèse attentive, dans la mesure où il met en jeu quelques-uns des thèmes essentiels de la poétique de notre auteur. Thiry attache, en effet, une importance considérable à la démarche créatrice du poète, dont il fait à maintes reprises le sujet de son oeuvre, identifiant ainsi d'une certaine manière le poème avec sa propre genèse. J'ai consacré naguère² une analyse au *Poème innommé* (daté de 1938) dans le recueil *Agès*, mais cette inclusion de la conception de l'œuvre d'art dans l'œuvre elle-même est un aspect récurrent chez M. Thiry. Dans le même recueil, à la fin du poème *Le Dom* (il s'agit, bien sûr, du célèbre *Dom* de Cologne), le poète évoque

ce très simple bonheur des hommes
Que demandent tes mains de pierre à l'innocence
De l'aurore comme un soleil confus,
— ou comme
Un poème innommé qui attend sa naissance,

où le rejet surdétermine la place accordée à ce thème obsédant.

¹ *Toi qui pâlis au nom de Vancouver... Œuvres poétiques (1924-1974)*, Paris, Seghers, 1975.

² Dans les *Études de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, Bruxelles, J. Antoine, 1978, p. 269-277, sous le titre *La Genèse du poème selon Marcel Thiry. Gloses sur « Le poème innommé »*.

Si M. Thiry a choisi d'appeler *prose* le poème qui retient notre attention, c'est qu'il manifeste une évidente affection pour ce mot dans l'acception poétique qu'il avait depuis le moyen âge, au sein de cette poésie liturgique latine dont Rémy de Gourmont a si éloquemment parlé dans son livre classique sur *Le latin mystique*. En ce sens, la *prose* est une hymne qui se chante aux messes solennelles après le *Graduel*, tel le *Stabat Mater*, le *Dies Irae* ou le *Lauda Sion*. Elle se veut à la fois lyrique et narrative, en même temps que d'une certaine longueur. Ces traits se retrouvent, mutatis mutandis, dans le poème de M. Thiry, encore qu'il soit concevable qu'il se réfère moins à la poésie médiévale latine qu'à celle, plus récente, de Blaise Cendrars, la célèbre *Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (1913). Le fait est que M. Thiry réserve cette catégorie poétique à des sujets importants, narratifs, d'une envergure très particulière. Je relève dans les tables de ses œuvres, toujours après 1950, une *Prose de la Nuit du Onze Mai*, une *Prose de la Carte muette*, une *Prose de la Missile*, une *Prose de l'Ambassade*, une *Prose des Cellules Hé La*, une *Petite Prose du Passage de Nuit*, une *Prose du Pavé de Paris*, une *Prose dans New York*, une *Prose dans Paris sombré*, une *Prose des Forêts mortes*. *La Prose de la Demoiselle de Cherbourg* s'inscrit donc très nettement dans un ensemble bien caractérisé.

Elle s'organise de manière cohérente, bien que souvent allusive, autour d'une journée parisienne qui va de la fin de la matinée jusqu'à la tombée du soir. L'auteur va faire visite à un vieil ami, poète comme lui, qui agonise dans un hôpital montmartrois, en contrebas du Sacré-Cœur³. Comme l'heure avance et que l'estomac crie, il s'arrête pour déjeuner dans un restaurant de la rue Boissy d'Anglas. Il tient à nous le préciser, comme un détail important, dès le premier vers et il complète notre information, au vers 9, en nous livrant jusqu'au nom de l'établissement, *Chez Tante Louise*⁴.

³ Jean Tordeur et Albert Ayguesparse sont d'accord pour reconnaître, dans ce vieil ami moribond, le traducteur, poète et conteur Maurice Beerblock, né à Verviers, fixé à Paris, où il mourut à l'âge de 82 ans dans les derniers jours du mois d'août 1962 (Voir « L'actualité littéraire en Belgique », dans *Les Cahiers Jean Tousseul*, XVII, 4, oct.-déc. 1962, p. 44-45).

⁴ Détail aisé à vérifier dans le *Guide bleu* de l'époque. Le restaurant *Chez Tante Louise*, au 41 de la rue Boissy d'Anglas, dans le quartier Concorde-Madeleine, était un établissement de luxe, situé presque au sommet de l'échelle des valeurs et des prix.

Comme il était une heure, et qu'il faut bien manger
Pour vivre, je fis choix d'un sancerre léger,
D'un feuilleté de grouse et d'une demoiselle
De Cherbourg, au menu de chez Tante Louise.

On aura compris que le repas se composait d'un feuilleté de coq de bruyère et d'une langouste, arrosée d'un Sancerre blanc. C'est en jouant sur les métonymies chères aux restaurateurs (du type « cardinal des mers ») que le poème va s'organiser. Le repas improvisé va s'opposer à l'ami mourant comme la vie s'oppose à la maladie et à la mort, tandis que l'appellation « demoiselle » va déclencher l'apparition de figures féminines, si fréquentes dans l'imaginaire de M. Thiry. Voyons de plus près comment ces associations opèrent dans l'alchimie du poète.

Le premier mot-clé, celui de *hasard*, apparaît dès le premier vers (« À l'enseigne de ce hasard qui a nom rue Boissy d'Anglas »). C'est lui qui a guidé les pas du promeneur vers le restaurant où il a pris un repas fin, alors qu'il aurait pu se contenter d'une rapide collation.

Surgit alors l'idée d'une éventuelle culpabilité, mais le poète rejette tout ce qui pourrait ressembler à un remords ou à une mauvaise conscience⁵. C'est sur ce point que le poème se noue, et l'enjeu est capital.

Se tournant vers ses anciens compagnons de lutte (les « frères justes » aux « refus cabrés » et à « la liberté montagnaise »), le poète déclare se dissocier de leur combat :

Il est temps que je vous le dise,
Ne comptez plus sur moi pour combattre Injustice.

Non qu'il soit devenu lâche, ou simplement las. C'est toute sa philosophie de l'existence qui a basculé. À l'abstraite *Injustice*, avec majuscule, s'est substituée la diversité foisonnante et contradictoire d'un réel qui échappe aux réductions

⁵ Selon Charles Bertin, il ne la rejeterait que parce qu'il l'avait éprouvée, Marcel Thiry ayant passé toute sa vie à se sentir en faute (voir les p. 3-4 de son étude « Marcel Thiry : esquisse pour le portrait d'un grand poète », *Revue Générale*, janvier 1978, n° 1). Reste que le refus de la culpabilité et de la faute est au cœur même de la *Prose de la Demoiselle de Cherbourg*.

simplificatrices. Il ne pense plus dans les catégories étroites et rassurantes du Bien et du Mal, du blanc et du noir, du juste et de l'injuste. Il se dit

vaincu par la pluralité des mondes
Des choses qui n'en finissent pas d'être égales
Et des crimes qui sont amour et des beautés qui sont des monstres.

et répète à qui veut l'entendre

il ne faut plus compter sur moi.

Derrière cette découverte, il y a toute l'expérience de la guerre, de l'inattendu, de l'absurde, et la perception aiguë de l'omniprésence du hasard, celui-là même qui l'a conduit « chez Tante Louise ».

Injustice a bien changé pendant notre longue guerre.
Elle s'est composée en grand tableau bizarre
Où le vieux peintre aveugle au nom vaste, Hasard,
Mêle aux couleurs de ce qu'on aurait dû
Celles de ce qui est, celles de ce qui fut perdu
Et tous les bleus de ce qui aurait pu,
Et tout vibre en un fort paysage d'ensemble.

Le poète a soudain pris conscience de ce que toute vie est nécessairement impure, mêlée, irréductible à la rationalité égalitaire. La vie comporte une part inévitable d'injustice. Elle est aveugle comme le destin. La guerre elle-même n'est pas entièrement négative :

La guerre fait parfois qu'on s'épouse au fond des colères
Et je vais presque vous avouer que je l'aime,
Injustice la vie et l'incompréhensible,
Tireuse au sort les yeux bandés des naissances et des années,
Injustice la plus que femme

Qui sait vouloir de sa main doucement égale
La carte affreuse et la carte heureuse.

La vie est belle parce qu'elle est imprévisible, contradictoire, foncièrement injuste, parce qu'elle est supérieurement féminine, au sens où l'entend M. Thiry, et que les hommes l'ont toujours représentée en divinité aveugle, jouant les destins aux tarots.

Il n'est donc pas scandaleux de déguster une demoiselle de Cherbourg pendant qu'un vieil ami, poète moribond, passe ses dernières heures sous perfusion sur une alèse de caoutchouc, dans le climat confiné d'une chambre de Montmartre. Les moments de bonheur, de jouissance profonde, ne doivent pas en être affectés, contaminés, dévalués. Ces moments-là sont les sommets ineffables et fragiles de l'existence :

L'amour l'après-midi quand les autres travaillent,
La plage au sable neuf pour les pieds nus quand les autres travaillent
Ou bien encor la demoiselle de Cherbourg.

L'heure exquise n'est concevable que dans un monde où les chances ne sont pas équitablement réparties, où ne règne pas une abstraite justice distributive. Thiry l'associe (comme Gide et son Nathanaël) au sable frais sous les pieds nus, mais plus volontiers à la femme, objet merveilleux du désir. Car s'il a du goût pour les demoiselles de Cherbourg, délectation du palais, il en a plus encore pour la femme mystérieuse entrevue pendant le repas :

Et plus encore, et laissez-moi l'aimer cette *iniquité la plus douce*,
Laissez-moi dire la Belle Hindoue.

L'admirable Hindoue, ambassadrice, danseuse ou maharaneé, — comment le savoir ? — lui est apparue au moment où il passait du feuilleté de grouse aux rouges de « la demoiselle de Cherbourg ». Suprême manifestation de la contingence, la coïncidence bénéfique est aussi le comble de l'injuste répartition des chances

Et l'ensemble était bien *l'énigme de l'inique*
Et l'instant sommet de *l'iniquité blandice*,

c'est-à-dire flatteuse, séductrice et trompeuse à la fois.

Pourtant, cette fascinante Orientale lui est inaccessible. Il y a, entre elle et lui, l'infranchissable distance qui sépare deux mondes qui ne se sont croisés qu'un instant. On songe à telle nouvelle de Tchekhov sur le même thème : la magie de la beauté n'est jamais aussi forte que quand l'objet nous reste inaccessible, comme la femme entrevue par la fenêtre d'un train.

Dans le cas présent, la majesté souveraine de l'Hindoue crée une distance plus grande encore, absolument infranchissable :

Et la distance jusqu'à son front sombre
Où régnait une lune au-dessus de l'entr'œil
Et la distance jusqu'aux yeux sombres et blancs
Et le sâri égal à toutes les inégalités du Gange.

Cette inégalité foncière, moralement injustifiable, n'en est que plus réelle. C'est elle aussi qui détermine

ce passage d'inaccessibilité
Lointaine, aussi lointaine que la Madeleine
L'est de Montmartre où le vieux poète se meurt.

Rejetant l'idée de faute, ou de péché, le poète préfère vivre intensément la bouffée de bonheur qui l'envahit. On songe au cri du vieux Faust, éperdu de bonheur : « Verweile dock, o Stunde, du bist so schön ! » La tentation est forte de prolonger ce plaisir, de le confondre avec le temps.

Je suis tenté de ne plus savoir l'heure.
Et je levais mon beau verre d'or froid
En faisant tristement le crime de vous dire
Que vous ne deviez plus compter sur moi.

Mais une chose est de pratiquer une nouvelle sagesse, une autre d'abandonner un vieil ami.

J'irais pourtant, je me redisais que j'irais
Je cesserais
D'hésiter si je prendrais encor quelque chose.

Il ira donc, il serrera la « froide main longue du combattant couché qui n'avait pas eu les triomphes ». Du monde douillet de la Madeleine, du repas fin au feuilleté de grouse, il passera à l'univers sinistre de la maladie et de la mort : l'odeur du lit caoutchouté, les « mots ogres chuchotés d'artériole et de thrombose », c'est avec eux qu'il a ce qu'il appelle « le rendez-vous de la fidélité ».

Le choc qu'il ressent intensifie la contradiction qui existe entre ces deux visages de la vie : celui de la belle Hindoue, qui « passe un seuil de temple à chaque pas », qui symbolise la grâce, la beauté et la féminité, et le monde de la déchéance physique, que la fidélité ne saurait rendre attrayant, même si elle le rend supportable. C'est celui qu'il dépeignait plus haut par l'image du baxter « levé très haut comme un fanal dans une chambre de Montmartre⁶ ».

Le poème approche maintenant de sa conclusion. Le narrateur quitte le malade, assimilé à cette main froide qu'il a tenue dans la sienne, ce qui nous vaut la formule saisissante « ayant écouté un court temps la main froide ». Visiblement mal à l'aise devant ce spectacle qui lui présage sa propre mort, il écourte la visite et redescend les pentes qui le ramèneront à la ville, c'est-à-dire à la vie, trépidante, colorée, impure, fascinée par la sexualité. Nous sommes, en effet, « à l'heure où s'allumaient au boulevard sur les façades les premiers néons permanents, permanents, pour les strip-teases ».

On se tromperait en y voyant un jugement moral ou une condamnation. La féminité s'enracine dans la vie, se confond avec elle. Idéale comme la belle

⁶ Fort curieusement, le mot « baxter » revient comme une obsession dans les poèmes de cette époque : *Sur le mot Baxter passant sur des roses gantoises* (p. 284) ; « un lit d'asile et gréé de baxters » (p. 284) ; « Non, rien : quelqu'un a libéré le mot baxter » (p. 285), « et le baxter instille à même pouls » (p. 286). Ce subit intérêt n'a certainement rien de fortuit, pas plus que sa curiosité ultérieure pour la culture des cellules. Selon Charles Bertin, il faudrait mettre cette obsession médicale en rapport avec la maladie de la femme du poète et avec le rituel médical qui accompagne le traitement du cancer

Hindoue entrevue, vénale comme la strip-teaseuse, la femme est devenue emblème, objet de désir et de rêve. Aussi est-ce à elle que le poète adresse ce vers final, un peu énigmatique.

Mais accordez-moi d'être passé par vos armes⁷.

D'une « prose » anecdotique, autobiographique, Thiry a su tirer une méditation sur la guerre et la paix, la mort et la vie, la justice distributive et l'injustice du hasard, tout en restant intensément, délibérément concret. Le nom de la langouste lui permet d'associer les thèmes fondamentaux de sa méditation : le hasard qui l'a conduit rue Boissy d'Anglas est celui-là même qui lui a fait déguster la « demoiselle de Cherbourg », puis entrevoir la belle Hindoue. À la fatalité de la mort, forme suprême de la justice, Thiry a préféré substituer l'éloge du présent, de l'instant délicieux, de la profonde injustice qui permet aux uns de faire l'amour l'après-midi ou de marcher sur le sable à l'heure où les autres travaillent.

Jamais le poète ne s'égaré cependant dans l'abstraction philosophique. Tout le poème s'articule autour de la métonymie autorisée par le titre. Il se déroule ensuite en libres associations, en audacieux oxymores ; s'ouvrant sur l'image de la mort, se fermant sur celle de la féminité ! Poème de l'adhésion à la vie, jusque dans ses injustices, cette *Prose* est aussi un exemple admirable du sens aigu de la modernité qui est le propre de toute la poétique de Thiry. Car c'est toute sa philosophie de l'existence qui s'est déchirée, ce jour-là, comme un voile qui lui aurait caché le réel, et il a découvert que la vie se joue au hasard, comme les cartes du tarot, qu'elle est fantasque, inique, incompréhensible, qu'elle est la face visible de cette Injustice qu'il appelle « la plus que femme ». Cet enjeu capital, le poète a décidé de l'accepter, mais il a soin d'éviter tout ce qui ressemblerait à un débat d'idées, dont la poésie s'accommoderait fort mal. Entre la « demoiselle de Cherbourg », la belle Hindoue, l'ami mourant et les strip-teaseuses, tout s'est joué en quelques heures, et dans les termes les plus concrets, mais aussi les plus

⁷ Charles Bertin rapproche ce vers final assez hermétique de l'avant-dernier vers du poème *Jeune fille la Paix* (p. 190 du volume *Vancouver*) : « Ils ont passé en toi le Bonheur par les armes. » Marcel Thiry n'emploie l'expression « passer par les armes » que dans ces deux occurrences. On pourrait en déduire que, dans le cas présent, le vocatif s'adresse au Bonheur personnifié et que la fatalité de la mort et de la vieillesse n'est acceptée par le poète qu'avec ce préalable

frappants. Ni hermétique, ni formaliste, Thiry associe la modernité au vécu, mais à un vécu transcendé, et qui prend par là une résonance qui défie le temps. Comme il l'a dit dans un poème du même recueil :

Ma moderne aux pieds nus, c'est Poésie
..... et j'expliquerai docilement
Qu'elle est moderne étant chaque jour inventée,
Qu'elle est pieds nus, parce que simplement
Ses pieds vont clairs dans la ville surhabitée,
.....
Qu'elle est seule à savoir traverser les murailles⁸.

Mais s'il est vrai qu'elle traverse les murailles, nous avons vu qu'elle est aussi capable de traverser le temps.

NOTE COMPLÉMENTAIRE

Après avoir pris connaissance de cette communication, Charles Bertin, exécuteur testamentaire de Marcel Thiry, a bien voulu nous confier une photocopie des brouillons de *La Prose de la Demoiselle de Cherbourg*. Ils sont groupés, de la main du poète lui-même, sous le titre « Élaboration ». Le dossier est si copieux et si complexe qu'il nous serait impossible de retracer, en l'analysant, toutes les étapes de la genèse du poème. Ce qui est sûr, c'est que la gestation en fut longue et ardue. Certains passages, d'une écriture tremblée, ont pu être écrits pendant un voyage en chemin de fer. Un seul feuillet, d'un format exceptionnellement grand, est daté : 8.7.62. Il représente un état déjà très élaboré du texte, encore qu'il soit couvert de ratures et d'ajouts et s'écarte en plusieurs points du texte définitif.

Malgré l'extrême difficulté de classement de ces textes, où l'on assiste à une difficile parturition littéraire, faite de tâtonnements et de repentirs, quelques constatations peuvent cependant être faites. Nous nous bornerons à en esquisser quelques-unes.

⁸ *Toi qui pâlis...*, p. 280.

- Le poème s'articule presque toujours entre les deux pôles que représentent, d'une part la visite au « vieil homme malade », d'autre part la séparation et le retour « à l'heure où s'allumaient les premiers néons pour les stripteases ».

- Le corps du poème, — où abondent d'abord les blancs et les repères faits d'un mot ou d'une courte phrase, parfois incomplète, — renvoie toujours au thème de l'injustice, soudain justifiée et assumée.

- Les textes des brouillons sont généralement plus explicites que celui de la version finale. Non qu'ils soient plus longs, bien au contraire, mais l'idée y est plus directement formulée.

- La version la plus sommaire ne contient pas les passages sur la belle Hindoue. La visite au malade y tient en deux mots : « Le talc », et le menu du repas n'est pas encore mentionné. Thiry se borne à noter, au milieu d'un blanc : « Tante Louise ». À moins que ce feuillet ait une suite non conservée, la conclusion du poème restait à écrire. Il s'arrête au thème de l'injustice.

Dans la mesure où l'on peut se risquer à déceler un ordre dans cet ensemble foisonnant, il est intéressant d'y suivre quelques variantes.

La version la plus schématique comporte déjà les deux vers :

Il est temps que je vous le dise,
Ne comptez plus sur moi pour combattre l'injustice,

mais elle continue à sa manière :

Elle est trop la chair égale
Trop l'() et le printemps
Trop le beau temps, le mauvais temps
Ensemble.

La même idée, reprise aux vers 16 et suivants de la version définitive, s'exprime ici en ces termes :

Il est grand temps, il est grand temps que je vous dise
Que je n'ai plus de haine pour *notre ennemie*
*L'Injustice et la Mort*⁹
Voilà, je me démetts.
Je déserte un maquis de débiles révoltes (suivent des variantes)
Je vais chercher
Une couche
Où dormir plein de songes dans son égalité
de grands songes d'égalité
Une intelligence de haut (?) qui est vieillesse.

Les versions ultérieures (ou du moins les versions plus avancées) présentent quelques curieuses divergences avec la version finale :

- le feuilleté de grouse n'est d'abord qu'un « radis rose », aussitôt raturé
- les vers 3 et 4 tiennent d'abord en une ligne : « Et *malade* faisait rime sale à Montmartre », développé ensuite en : « le vieil homme malade / Qui n'en finissait pas à mon oreille d'assoner *sale* et *fade* et *ladre*, avec Montmartre / »

- l'allusion au maquis se lit comme suit :

Oui, nous avons tenu longtemps [ensemble] le maquis
Contre tout ce qui fait mourir ou qui sépare
Mais je suis vaincu par l'inégalité des mortes
la pluralité des mondes sœurs

- lorsqu'apparaît pour la première fois l'allusion à l'Hindoue, c'est sous cette forme :

Or j'avais vu la *veille* une admirable Hindoue
et le sâri n'est pas encore nettement qualifié :

Le sâri aux plis de fleuve Gange Gouges
Interdits

De grands interdits antiques

- à propos de la visite, un brouillon donne :

Le talc, l'odeur caoutchoutée et urineuse,
mais il n'y est question ni d'artériole, ni de thrombose,

⁹ C'est nous qui soulignons.

- une seule version donne, pour le départ, la phrase :

J'avais déserté pour une gouge redoutable

- quant aux néons, ils sont, tour à tour, « grossiers et puissants », « crapuleux » et « ordures », avant d'être « permanents ». Ils s'allument « sur les surfaces lades place Pigalle ».

- l'admirable « ayant écouté la main » était d'abord un banal « ayant tenu un temps sa main ».

De même, plus haut, « l'Injustice s'est composée en grand tableau bizarre » était tout simplement : « Elle est devenue un grand tableau pendu dans un musée. »

En somme, on peut admettre sans trop de risques d'erreur que le poème s'est constitué d'emblée autour d'un noyau (l'Injustice, et son corollaire la Mort) et de quelques mots repères. Il s'est développé ensuite (un des brouillons porte, dans une bulle, à propos de la « liberté montagnaise », le mot : Développer) par extension et par incorporation d'éléments nouveaux (e.a. la belle Hindoue). Mais le progrès le plus sensible concerne l'expression, où la recherche, souvent difficile, aboutit à de merveilleuses trouvailles. La poésie de Marcel Thiry, loin d'être un chant lyrique spontané, est le produit d'un travail littéraire impressionnant, qui n'est lui-même qu'une face de la recherche du sens le plus juste et le mieux approprié.

Copyright © 1986 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Roland Mortier, *Le Poète et la Demoiselle* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1986. Disponible sur : < www.arlfb.be >